

Jeune génération et créations collectives : la question nationale est-elle de retour sur la scène québécoise?

Regards croisés sur *Vertiges* et *les Mutants*

Vertiges

Les Mutants

Philippe Couture

Number 139 (2), 2011

Jouer dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64634ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couture, P. (2011). Review of [Jeune génération et créations collectives : la question nationale est-elle de retour sur la scène québécoise? Regards croisés sur *Vertiges* et *les Mutants* / *Vertiges* / *Les Mutants*]. *Jeu*, (139), 95–103.

Dossier

Jouer dans la cité

Vertiges

IDÉE ORIGINALE ALEXANDRINE WARREN, OLIVIER LÉPINE, JOCELYN PELLETIER ET MARIE-RENÉE BOURGET HARVEY
TEXTE ET DISTRIBUTION JOSUÉ BEAUCAGE, GUILLAUME BOISBRIAND, FRÉDÉRIQUE BRADET, CHANTAL DUPUIS,
JONATHAN GAGNON, LAURIE-ÈVE GAGNON, STEVE GAGNON, ISRAËL GAMACHE, MARIE-HÉLÈNE GENDREAU,
JEAN-MICHEL GIROUARD, MARYSE LAPIERRE, OLIVIER LÉPINE, MILLIMETRIK, ÉDITH PATENAUDE, JOCELYN PELLETIER,
MAXIME PERRON, REAUD PHILIPPE, CLAUDIANE RUELLAND ET ALEXANDRINE WARREN
MISE EN SCÈNE OLIVIER LÉPINE.
PRODUCTION DE TECTONIK_, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 14 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE 2010.

Les Mutants

IDÉE ORIGINALE SYLVAIN BÉLANGER ET SOPHIE CADIEUX, AVEC LA COLLABORATION DES COMÉDIENS
MISE EN SCÈNE SYLVAIN BÉLANGER, ASSISTÉ D'OLIVIER GAUDET-SAVARD / SCÉNOGRAPHIE EVELYNE PAQUETTE
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RIOUX / COSTUMES MARC SENÉCAL / CONCEPTION SONORE ANNE-MARIE LEVASSEUR,
LAURIER RAJOTTE ET CAROLINE TURCOT / MOUVEMENT FRÉDÉRIK GRAVEL / VIDÉO YVES LABELLE
AVEC SYLVAIN BÉLANGER, AMÉLIE BONENFANT, SOPHIE CADIEUX, ROSE-MÂITÉ ERKOREKA, MATHIEU GOSSELIN,
RENAUD LACELLE-BOURDON, ANNE-MARIE LEVASSEUR, ÉRIC PAULHUS, SIMON ROUSSEAU
ET DES CONFÉRENCIERS-SURPRISES.
PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA BANQUETTE ARRIÈRE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 11 AU 22 JANVIER 2011.

PHILIPPE COUTURE

JEUNE GÉNÉRATION ET CRÉATIONS COLLECTIVES : LA QUESTION NATIONALE EST-ELLE DE RETOUR SUR LA SCÈNE QUÉBÉCOISE ?

Regards croisés sur *Vertiges* et *les Mutants*

Automne 2010. En septembre, à Québec, le Théâtre Périscope ouvre sa saison avec *Vertiges*, une création collective menée par une poignée de jeunes comédiens de la Capitale, désireux de porter un regard (critique et pessimiste, il va sans dire) sur le Québec contemporain et de lancer spontanément une parole sociale. Leur leitmotiv énergiquement revendiqué : la poésie est une arme de reconstruction massive pour une province en décrépitude et un projet de pays inachevé. Quelques mois plus tard, à l'autre bout de l'autoroute 20, dans une métropole se réveillant doucement des vacances des fêtes, le metteur en scène Sylvain Bélanger et la comédienne Sophie Cadieux sont les maîtres d'œuvre d'une création bricolée avec leurs comparses du Théâtre de la Banquette Arrière : *les Mutants*. Puisant dans l'Histoire, naviguant au cœur de discours politiques passés et présents, et plongeant dans quelques archives sur pellicule, la troupe manifeste une volonté de réfléchir à la fatigue du Québec et à son incapacité de prendre son destin en main. Dans les deux cas, mais à différents degrés, une surprise de taille attend les spectateurs. Les comédiens, qui prennent ici la parole en leur nom personnel, n'hésitent pas à évoquer leur attachement au projet de pays ou à affirmer une certaine fierté nationale. La chose ne s'était pas vraiment vue depuis l'âge d'or du théâtre politique des années 70.

Après la défaite référendaire de 1980, les observateurs du théâtre québécois ont bel et bien cru que c'en était fini de la question nationale sur scène. Obéissant à la tendance au repliement

sur soi qu'on pouvait alors observer dans toutes les sphères de la société, les dramaturges ont mis de côté leurs préoccupations collectives et leur désir d'affirmation nationale pour se pencher sur l'individualité, la famille, les relations de couple et l'homosexualité. Dans *Jeu 94*, Jean Cléo Godin cherchait à définir cette mutation de notre dramaturgie, observant un certain rejet du théâtre politique, mais refusant tout de même de proclamer la fin de l'engagement des artistes de théâtre. « L'engagement, écrivait-il, ne se retrouvera généralement, après 1980, qu'à travers d'étonnantes dérives – vers l'Allemagne québécoise ou dans la vision carnavalesque de *Vie et mort du Roi Boiteux*, par exemple¹. » Il expliquera aussi ailleurs que le repliement vers la cellule intime n'est pas dénuée d'un certain engagement, lequel « demeure perceptible dans la récurrence de certains topoï symboliques, telle la remise en question de la cellule familiale traditionnelle² ».

Si le Québec s'est emballé de nouveau pour le projet national en 1995, le théâtre n'a pas suivi. Il y a bien eu quelques exceptions, notamment *Cabaret Neiges Noires* dans les années 90, ainsi qu'un nombre marginal de textes abordant directement l'événement du référendum perdu (mentionnons *Contre* de Nathalie Boisvert, *l'Âge de l'indépendance* de Marie-Ève Gagnon, *Autodafé*, *bûcher historique en cinq actes* d'Olivier Choinière et *Si la tendance se maintient* de François Archambault). Mais ces pièces n'ont pas eu un grand impact et, à part peut-être l'épopée d'Olivier Choinière, n'ont pas dérogé à la mode du théâtre intimiste, le référendum n'y servant que de toile de fond à des intrigues sentimentales ou à des considérations identitaires plus larges, s'inscrivant d'ailleurs à merveille dans un contexte international ou occidental (hyperindividualisme et malaise devant l'effritement du lien social).

La tendance est lourde. Il y a donc de quoi s'étonner de voir surgir, à l'aube d'une nouvelle décennie où rien n'indique que le projet de pays ait des chances de renaître, une nouvelle parole nationaliste sur scène. Si les projets de la Banquette Arrière et de la compagnie TectoniK_ ne peuvent à eux seuls confirmer le retour de la question nationale sur la scène québécoise, ils indiquent certainement que cette préoccupation anime la jeune génération autant qu'elle a passionné ses aînés. Ces artistes-là ont entre 20 et 40 ans ; ils n'ont pas tous pu voter au référendum de 1995, aucun à celui de 1980, et n'ont surtout pas vécu l'exaltation nationaliste des années 70. Pourtant, les voici entraînés dans une entreprise de redéfinition de leur fierté nationale et dans un processus de prise de parole publique sur cette question.

VERTIGES : EMBRASSER LE PAYS

Des deux productions, *Vertiges* est la plus fermement nationaliste. Ici, pas de demi-mots. À plusieurs reprises, les comédiens évoqueront leur désir de vivre dans un Québec devenu pays, ne serait-ce que pour voir comment la nation québécoise libérée du Canada anglais se comporterait face à des enjeux nationaux et internationaux que le gouvernement canadien, de leur avis, gère bien mal. Devant des problématiques nouvelles telles que la participation du Canada à la guerre en Afghanistan ou les investissements militaires de Stephen Harper, les jeunes comédiens de la Capitale semblent croire à la solution que prônaient leurs aînés : la souveraineté du Québec. Sans qu'elle soit explicitement nommée, l'impossibilité de réformer le fédéralisme semble être au cœur de cette vision d'un Québec freiné par le conservatisme des provinces voisines et le conflit entre les valeurs francophones et anglo-saxonnes. Certains fragments de la pièce, en exposant une indignation toute québécoise envers les politiques canadiennes, transportent du moins cette conviction que le nouveau pays serait en meilleure adéquation avec les valeurs plus pacifiques des Québécois.

Bien sûr, le spectacle est fragmentaire, bigarré, et ne mérite pas l'étiquette de pièce strictement nationaliste ou de spectacle à thèse. Tout y passe, sous la forme d'une succession de

1. Jean Cléo Godin, « Les engagés de la petite scène », *Jeu 94*, 2000.1, p. 60-61.

2. Jean Cléo Godin et Dominique Lafon, *Dramaturgies québécoises des années quatre-vingt*, Ottawa, Leméac, 1999, p. 200.



Vertiges, mis en scène par Olivier Lépine. Spectacle de TectoniK_, présenté au Théâtre Périscope en septembre 2010. © Renaud Philippe.

monologues ou de courtes scènes dialoguées. Les préoccupations de TectoniK_ ne sont pas toutes politiques et n'échappent pas à l'obsession de cette génération pour le couple, le sexe et l'incapacité chronique à s'engager dans une relation (bien que, métaphoriquement, certains textes proposent des situations de couple comme illustration des difficultés du vivre-ensemble collectif). Les comédiens s'interrogent aussi plus brièvement sur l'obésité, le taux élevé de suicide chez les jeunes Québécois ou les ravages de la compétitivité et de la performance dans nos vies nord-américaines.

De même, il n'est pas possible d'y voir une prise de parole totalement collective ; la pièce s'est visiblement construite à partir des paroles individuelles de chacun des comédiens. Même si l'effort de communion est palpable, le spectacle ne parvient qu'à moitié à transmettre l'esprit de communauté. Cela est certainement emblématique des difficultés de cette génération à se regrouper autour d'un objectif commun. Il y a là une différence fondamentale d'avec le théâtre politique des années 70. Aucun enjeu abordé dans ce spectacle ne semble clairement être le fruit d'une réelle réflexion collective, à l'exception peut-être de la simple affirmation du désir de parole. D'un bloc, ils scandent : « Il est grand temps de sortir des apocalypses. De devenir intranquilles. De prendre position. D'aller sur la ligne de front avec comme arme notre intelligence, notre sensibilité, nos mots. Dans l'obscurité ambiante avec pour seule lanterne nos cœurs à vif, nus face à face nous allons nous regarder et nous reconnaître enfin³. » Il n'y a pas

3. Tous les extraits cités proviennent du texte inédit de *Vertiges*, gentiment fourni par la production.

dans ce genre d'énoncés de prise de position claire en faveur d'un projet de société. Remarquons que le même constat s'applique aux *Mutants*, une pièce qui affiche davantage son impuissance devant un Québec en perdition qu'une réelle foi dans la capacité de la jeunesse à redéfinir l'identité nationale et à mener un quelconque combat. On pourrait extrapoler en y voyant le reflet des tergiversations de la génération Y dans l'espace public, notamment par le biais du sommet Génération d'Idées, où des représentants des 20 à 35 ans réfléchissent à des enjeux sociétaux dans une certaine indécision et dans un souci pluraliste, valorisant davantage la diversité des opinions que l'affirmation d'une position forte.

Néanmoins, la fierté nationale s'exprime puissamment dans *Vertiges*, de même que l'attachement à la langue française, et parfois de manière très lyrique. Ainsi, renouant avec une certaine exaltation du territoire que ne renieraient pas un Gaston Miron ou un Jacques Ferron, le comédien Jean-Michel Girouard se lance dans une déclaration d'amour au Québec et à ses formes voluptueuses : « J'ai envie de toi mon pays. Couchons-nous dans un lit, un gigantesque lit de taïga et d'herbes folles. J'ai envie, ce soir, de t'avoir à moi tout seul. Ce soir, nuit de noces patriotique, je veux te prendre en entier, avec passion, te prendre comme on prend une femme amoureuse. J'ai la libido nationale en feu. Laisse-moi caresser tes monts et tes vallées. Ta peau boréale, ta peau Blanc Sablon goûte l'écorce d'érable et de bouleau blanc. Ton dos Laurentien me fait rêver de nuits à la belle étoile et de chasse-galerie. Je m'agrippe des deux mains à tes fesses Appalaches. » Et ainsi de suite, jusqu'à une fin sans équivoque : « Je rêve d'un pays, d'une nation, d'un seul peuple sans frontières de couleur ou de langue, mais qui fait l'amour en français. »

Dans un style plus libre et plus direct, l'une des comédiennes dira : « Ah pis merde, donnez-moi donc un pays ! Ben oui criss, remplissez-moi donc mon bain à ras bord d'un pays. Un pays vrai. Submergez-moi de rêves, de projets, de fierté. Remplissez mon bain à craquer de ces "nous" d'avant, de maintenant et de demain. » Une autre encore s'inquiétera de l'avenir du français sur nos terres : « J'ai soif de t'entendre ma belle langue. Et j'ai foutument peur qu'on t'efface du grand tableau vert. J'ai soif. Je veux te sentir tourner dans ma bouche encore et encore. Je veux sentir tes sons rouler jusqu'à mes lèvres. Conte-moi des fables. Conte-moi des histoires. Conte-moi mon histoire. J'ai soif du français de mes ancêtres quand je vois des enfants qui empruntent les mots d'ailleurs. »

Avec des mots neufs et une nouvelle énergie, les comédiens de Québec réaffirment la fierté nationale de leurs parents. Malgré un monde changeant, leur nationalisme n'est pas tellement différent de celui de la génération précédente et s'articule autour des mêmes idées qu'à l'époque de René Lévesque : la défense du fait français et la mise en évidence de l'impossibilité d'un épanouissement québécois à l'intérieur de la fédération canadienne.





Vertiges, mis en scène par Olivier Lépine. Spectacle de TectoniK_, présenté au Théâtre Périscope en septembre 2010. © Renaud Philippe.





Les Mutants,
mis en scène par
Sylvain Bélanger.
Spectacle du
Théâtre de la Banquette Arrière,
présenté à l'Espace GO
en janvier 2011.
© Bruno Guérin.

LES MUTANTS : VIEILLIR PÉNIBLEMENT DANS UN QUÉBEC FATIGUÉ

À Montréal, les trentenaires du Théâtre de la Banquette Arrière s'attardent davantage à mesurer l'écart qui les sépare du bouillonnant Québec de la Révolution tranquille qu'à reprendre les arguments souverainistes traditionnels. Le metteur en scène Sylvain Bélanger hésite d'ailleurs à parler de nationalisme pour décrire le parti pris du spectacle, lui préférant le mot « fierté ». N'empêche, il s'agit bien d'une pièce sur la fierté « nationale », ou plutôt sur les mutations et les chamboulements de ce sentiment de fierté collectif.

Les huit comédiens, coincés dans des costumes d'écoliers trop petits pour eux, répondent aux questions et aux consignes que leur lance un instituteur haut perché (Sylvain Bélanger lui-même, interagissant avec les comédiens à partir des gradins). Entre les discours politiques et les vidéos d'archives, ils prennent la parole et s'interrogent sur l'héritage québécois qu'ils ont peine à perpétuer, mais aussi sur leur peur de vieillir. Grands enfants qui, pourtant, sont déjà entrés dans le monde adulte, ils se plaignent de leur enfance perdue, ont le sentiment de mal vieillir et observent avec inquiétude les rides sur leurs visages et leurs rêves qui s'effritent.

Peut-être faut-il y voir un phénomène générationnel d'*adulthood*, mais postulons qu'il s'agit davantage de la métaphore d'un Québec qui vieillit mal, n'arrive pas à accomplir son destin, n'atteint jamais la maturité, se complaît dans l'indécision et se fatigue de lui-même, malgré sa jeunesse. La fin du spectacle, une dictée en forme d'apothéose pessimiste, en témoigne :

L'image des années 60 de Jean Lesage colle sur nous comme une marque de vieillesse. Les projets nationaux, les grandes dépenses, ce sont des vieilles affaires. Il y a ces autres époques qui passent et que nous avons réellement vécues : le NON de 80, le mur de 89, les tours de 2001 et la vitesse avec laquelle les signes vitaux des autres sociétés du monde changent, se mêlent, s'uniformisent malgré leurs différences qu'on oublie et qui finissent par nous étourdir, nous projetant ensuite vers l'avant, dans l'oblique de nos propres corps qui ont mal au dos, penchés vers cet horizon qu'on nous demande d'affronter, à l'aveugle, comme un enfant à qui l'on enlève les petites roues de sa bicyclette.

Les Mutants font le dur constat d'une société québécoise en crise perpétuelle. Ils font, entre autres, parler René Lévesque de la situation minoritaire des Québécois sur un continent anglo-saxon : « Cela crée une tentation permanente du refus de soi-même, qui a les attraits d'une pente facile, au bas de laquelle se trouverait la noyade confortable dans le grand tout. » Ils reprennent un discours récent de Joanne Marcotte, porte-parole du Réseau Liberté Québec, pour qui le modèle social-démocrate québécois est un échec total. Discours excessif, écouté avec suspicion par *les Mutants*, mais témoignant néanmoins d'un ras-le-bol véritablement ressenti par une partie grandissante de la population québécoise. Lorsque, sur vidéo, un travailleur explique que « ça sert à rien d'essayer de faire coïncider ce que tu penses, l'expression de toi-même, pis ton gagne-pain », le spectacle met en lumière l'échec d'une conception progressiste de la société québécoise et du monde du travail, où chaque citoyen aurait eu la chance d'être éduqué et de mettre son savoir et ses compétences à profit.

Cette vision idéaliste du Québec sera ensuite exprimée avec les mots d'un politicien oublié, Téléphore-Damien Bouchard : « Pour atteindre notre objectif, nous nous appliquerons à promouvoir les connaissances, les qualités et les vertus qui sont l'apanage du citoyen modèle. Un patriotisme intelligent, éclairé, sera à la base de notre œuvre. Le patriotisme, c'est le souci que nous avons du bonheur des autres, l'attachement que nous avons pour le coin de terre qui nous apporte les choses nécessaires à la vie, c'est la confraternité qui doit régner entre citoyens parlant la même langue, animés d'un même idéal et dont l'âme a été formée des mêmes traditions. »



Les Mutants, mis en scène par Sylvain Bélanger. Spectacle du Théâtre de la Banquette Arrière, présenté à l'Espace GO en janvier 2011.
© Bruno Guérin.

En utilisant ainsi les mots des autres pour aborder la question nationale, le Théâtre de la Banquette Arrière prend moins fermement et moins personnellement position envers le projet de pays que ne l'ont fait ses collègues de TectoniK_. Mais la plupart des discours et des extraits présentés dans le spectacle s'inscrivent dans l'histoire de l'indépendantisme québécois et plongent la pièce dans un esprit nationaliste. Outre Téléphore-Damien Bouchard, *les Mutants* citent, entre autres, le chanoine Lionel Groulx et les signataires de *Refus global*. Ces choix laissent croire qu'une partie de la solution à la crise québécoise réside dans la résolution de la question nationale et dans une redéfinition de l'identité et de la fierté nationales. Les concepteurs du spectacle font aussi un pas que n'ont pas osé leurs compatriotes de Québec en incluant à leur collage des écrits qui interrogent le vivre-ensemble dans un contexte d'immigration et d'interculturalisme. Quelle forme de nationalisme est à inventer pour correspondre aux réalités de ce nouveau paysage ? La question n'est pas directement posée, mais on la sent courir en filigrane.

ET L'AVENIR ?

Pour TectoniK_ comme pour la Banquette Arrière, l'expérience de *Vertiges* et des *Mutants* a constitué une première tentative de prendre la parole et d'observer la collectivité québécoise d'un œil critique et engagé. Des deux productions se dégagent une forte urgence de dire, un grand désir de briser l'indifférence, de sortir de l'hyperindividualisme et de poser des gestes collectifs, mais surtout le constat d'une certaine impuissance devant l'ampleur de la tâche à accomplir et la difficulté de rassembler les troupes autour d'enjeux nationaux. Mais les deux spectacles ont ouvert un vaste champ de possibles et semblent n'être que les premiers balbutiements de l'expression d'un nouveau nationalisme sur scène. Peut-on s'attendre à voir davantage de spectacles explorant cette voie au cours de la prochaine décennie ? La création collective est-elle le seul moyen de faire rejaillir la question nationale dans le théâtre québécois ? Ces jeunes artistes arriveront-ils dans de futures productions à dépasser leur sentiment d'impuissance et à proposer des visions moins désespérées de la nation québécoise ? Le théâtre redeviendra-t-il ainsi un puissant outil d'affirmation nationale ? Ce sont de grandes questions, auxquelles il est trop tôt pour esquisser des réponses. ■